

SOUFFLE

Frédéric Dugad

Souffle

Nouvelles

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

MAURICE¹

« Même lorsqu'on se soumettait par impuissance, il restait toujours du jeu permettant une activité, certes non exempte de danger, mais que la prudence pouvait pourtant rendre efficace. On se reconnaîtra, en tant qu'individu, moralement coupable d'avoir, par crainte, laissé échapper de telles chances d'agir. L'aveuglement devant le malheur des autres, cette absence d'imagination du cœur et l'indifférence intérieure au malheur même qui frappe la vue, tout cela constitue une culpabilité morale... »

(Karl Jaspers, *La Culpabilité allemande*, 1948)

1 – Voir remerciements et bibliographie en fin de livre.

À mon grand-oncle Maurice

La plupart étaient juifs. En face, parmi les soldats allemands, ils étaient presque tous chrétiens. Mais quelle famille humaine quand quelques-uns sont prêts à tout pour défendre aussi l'idée que certains ciels sont supérieurs à d'autres ?

C'est le 10 août 1944, à Lyon, que Maurice, mon grand-oncle, le frère de ma grand-mère paternelle, avait été arrêté pour la deuxième fois de l'année, un peu moins d'un mois seulement avant la libération de la ville, et directement ré-emprisonné dans l'ancien fort Montluc transformé en prison et à cette époque, géré par les Allemands de la Wehrmacht.

Il n'était pas chrétien, moi je ne suis pas juif, mais nous sommes de la même famille.

Il y avait des centaines de prisonniers dans ce site. Certains étaient dispersés dans les multiples cellules, d'autres dans une pièce appelée « le magasin », d'autres dans le réfectoire des femmes, d'autres encore dans le réfectoire des hommes, d'autres pour finir dans le grand bâtiment qui était immédiatement dans la cour et qui était appelé « le baraquement » ou « la baraque aux Juifs ». Dans ce dernier, il y avait d'innombrables

captifs, pour la très grande majorité des Juifs, dont Maurice, et aussi, parfois, quelques personnes d'autres confessions, notamment des catholiques. Les jours ultimes, sous l'Occupation, de tous ceux-là, furent éprouvés au rythme des trains de déportés et des exécutions sommaires.

À cette date, les détenus qui étaient au Baraquement ne savaient pas encore, pour la plupart, que si on venait les chercher en groupe avec bagages, c'était pour une déportation et que si l'on venait les chercher en groupe en leur disant de ne pas prendre leurs bagages, c'était pour les fusiller. Pour eux, un des pires moments était l'appel des noms, quelle qu'en fût la raison. Le départ portait une part d'inconnue qui augmentait leur angoisse du pire. La majeure partie du temps, les noms étaient appelés dans l'ordre alphabétique. Alors, bien qu'à chaque énumération de patronyme, les prisonniers sentissent leur cœur tressaillir, ce semblant de logique les rassurait. Ils s'accrochaient au défilé des premières lettres des noms. Mais parfois, malgré tout, cet ordre était brisé sans raison compréhensible, par l'irruption d'un nom d'une chronologie différente. Et une crainte encore plus envahissante prenait le dessus. Un jour, dans le courant du mois d'août 1944, beaucoup furent surpris par l'attitude d'un vieux Juif, au sein de la Baraque. Cherchant à anticiper les événements, il avait fait un petit discours, dont les premiers mots étaient plutôt anodins, chacun ayant même fini par se demander où il voulait en venir ; dans la situation où ils étaient, tout comportement jugé superflu était regardé d'un assez mauvais œil. Mais l'homme, imperturbable, avait continué de dérouler le fil de son intervention jusqu'à l'instant où il avait précisé que

lors de l'appel des noms pour les départs, il y avait toujours un moment de confusion, où ceux qui faisaient l'appel ne prêtaient pas bien attention au fait de savoir quel nom correspondait à quelle personne ; puis, plus clairement, sans se démonter, et presque comme si cela ne semblait pas lui coûter, il avait proposé sa vie en échange de celle de quelqu'un d'autre, ajoutant qu'il était possible de profiter de ce moment d'inattention. Personne n'accepta, mais tous furent sidérés par cette attitude héroïque.

À cette période, tous les captifs de Montluc savaient déjà que les Alliés avaient débarqué. Des bribes d'informations avaient pu filtrer dans la prison, relayées par les nouveaux arrivants. Ainsi, très vite, tous furent au courant que le 6 juin le débarquement de Normandie avait eu lieu et que les Alliés progressaient relativement rapidement. À la date du 10 août, ils avaient déjà atteint ou libéré quelques grandes villes de Normandie, de Bretagne ou des Pays de la Loire : Cherbourg le 26 juin, Granville le 31 juillet, Rennes le 4 août, Brest et Lorient le 7 août, Le Mans le 8 août. Nul doute que, date après date, s'intensifia le stress des prisonniers, entre la supposition d'une issue rapide et les angoisses de représailles.

De la Baraque, parmi les nombreux Juifs, certains furent encore extraits le 11 août. Car ce jour-là, le dernier convoi de déportés de Lyon partit de la gare de Perrache. Celui-ci contient pas moins de six cent vingt-huit à six cent cinquante personnes, dont douze enfants, deux cents femmes, et entre quatre cent seize et quatre cent trente-huit hommes. Parmi eux, selon Serge Klarsfeld, il est assez difficile de préciser le

nombre exact de Juifs. Mais il y aurait eu entre trois cent sept et trois cent trente-neuf déportés Juifs. Dont environ une cinquantaine arrêtée à Lyon. Les autres personnes avaient été, avant tout, arrêtées pour leur appartenance à la Résistance. La plupart des détenus de ce train avaient été sortis de la prison de Montluc, et de la Baraque en particulier, le matin même. On peut dire, aussi bien du fait de ce convoi que du fait de ce qui se passera à Bron quelques jours plus tard, qu'en région lyonnaise, à cette période plus que jamais, les destins des Juifs et des Résistants non juifs, se trouvaient liés.

Ce train était constitué de neuf wagons. Les Juifs se trouvaient dans quatre d'entre eux. Le convoi numéroté 14166 fut principalement sous l'autorité de la Gestapo et de la milice. Initialement, il était censé rejoindre en tout premier lieu Paris. Mais face à l'avancée des troupes alliées et aux sabotages des voies opérés par les Résistants, ils décidèrent de le détourner vers l'est. Après Lyon, le train prit donc la direction de Mâcon, puis de Chalon-sur-Saône, Chaumont, Vittel, Épinal, Belfort, pour arriver à la gare de Rothau le 18 août. Là, les deux cent vingt-deux hommes non juifs descendirent et furent emmenés au KL-Natzweiler, qui se trouvait à huit kilomètres, en altitude. Le train redémarra et, à Strasbourg ou Sarrebruck, les wagons des enfants, des femmes et des hommes juifs furent accrochés à un train en partance pour Auschwitz, ces prisonniers arrivèrent à Birkenau le 22 août. Les soixante-quatre femmes restées dans un wagon qui n'était pas parti vers Auschwitz poursuivirent vers Berlin, puis jusqu'à Ravensbrück où elles arrivèrent le 22 août. Toutes les personnes conduites soit à Natzweiler soit à Ravensbrück

étaient liées à la Résistance et furent, elles aussi, arrêtées au cours des deux derniers mois précédant ce départ, dans des départements proches de Lyon.

Dans ce convoi, parti de la capitale administrative de la région Rhône-Alpes, il y avait, entre autres, Otto Abramovici, qui avait été interné à Montluc, dans la Baraque, depuis le 26 juillet. Avec ce train, il avait été déporté à Auschwitz. Il fut libéré le 27 mai 1945. On sait qu'au moins vingt-sept des captifs de ce convoi venaient de la Baraque. Il y eut aussi Charlotte Fass-Wardy, qui avait été arrêtée par des gestapistes et des miliciens le 21 juillet, puis détenue à la prison de Montluc, dans la cellule 10, jusqu'au départ du train. Pendant ce laps de temps, elle y subit plusieurs interrogatoires menés par Klaus Barbie. Elle sera déportée à Auschwitz, puis déplacée ensuite dans la partie Birkenau. Il y eut aussi Francine Gudefin, qui avait été arrêtée par la milice le 24 juin 1944 et internée, jusqu'au 11 août, à Montluc. De la cellule 10 de Montluc, on sait que huit autres personnes au moins ont été embarquées avec elle dans le convoi. Elle fut ainsi déportée à Ravensbrück, puis à Königsberg. Sa libération du camp intervint le 22 juin 1945. Une grande partie des prisonniers qui constituaient ce convoi ne sont jamais revenus. On sait que cent vingt-huit des Juifs ont été gazés dès leur arrivée à Auschwitz-Birkenau, que deux enfants ont survécu, Jacques Benayoun et Charles Zajtman, et que cent vingt-quatre des Résistants non juifs furent rapatriés après la Libération.

Pour ce fait-là, des témoignages oraux accablants furent apportés lors du procès de Klaus Barbie en 1987. Alice Joly-Vansteenberghe raconta que le matin du 11 août, Barbie était

présent à Montluc, elle l'avait vu, en présence de ses hommes, à travers l'œilleton de la porte de sa cellule. Puis, Francine Gudefin, dit également l'avoir vu ce jour-là, lors de l'appel, à Montluc, puis à la gare de Perrache, juste après. Le train avait démarré avec Barbie à son bord, et entre Lyon et Dijon, elle affirma qu'il était encore là. Outre le convoi, le bourreau de Lyon avait été responsable, de loin ou de très près, de nombre des arrestations des prisonniers de Montluc et de nombreuses autres déportations. Le 9 avril 1952 et le 25 novembre 1954, Barbie fut condamné par contumace pour crime de guerre par le tribunal permanent des forces armées de Lyon, pour ses actions contre les maquis du Jura et de Saint-Claude le 9 avril 1944, mais aussi, entre autres, pour les faits survenus à Saint-Genis-Laval le 20 août 1944, et plus largement, selon les termes d'une de ses condamnations pour crime de guerre, pour « sa participation à 4 342 meurtres, à l'envoi de 7 591 Juifs vers Drancy et les chambres à gaz d'Auschwitz, à l'arrestation de 14 311 Résistants, suivis souvent de tortures abominables ». Et, du fait de la rafle de l'U.G.I.F du 9 février 1943, de la rafle d'Izieu du 6 avril 1944, et du convoi du 11 août 1944 parti de la gare de Lyon-Perrache, il fut condamné à la réclusion criminelle à perpétuité pour crime contre l'humanité, le 4 juillet 1987. Mais, comme le confirmeront également d'autres procès ultérieurs, Barbie ne fut pas seul dans ces actions. Il était effectivement souvent secondé par les membres d'autres structures ou organisations, notamment pour les arrestations.

Maurice a-t-il croisé le chemin du bourreau de Lyon, ailleurs et à un autre moment qu'à Montluc ce 11 août ? C'est fort possible, mais rien ne l'établit formellement. Ce qui est sûr, c'est que Barbie a croisé, juste avant leur départ, les Juifs partis de la Baraque pour ce convoi.

Le Baraquement était une grande pièce pour le moins inhabituelle pour une prison, dont la porte restait entrouverte. Un petit libéralisme apparent qui s'inscrivait dans une plus vaste cynique stratégie de torture psychologique. Le lieu avait aussi dix immenses fenêtres. Les prisonniers n'y disposaient que de quelques matelas pour quatre fois plus de personnes. Là grouillaient punaises et cafards qui se logeaient partout. Une seule sortie quotidienne dans la cour était accordée aux prisonniers, pour se laver ou pour nettoyer leurs vêtements.

Entre le 11 et le 15 août, malgré les quelques rituels quotidiens qu'ils avaient mis en place, les journées leur parurent interminables.

Et encore plus rapidement que lors du débarquement du 6 juin, l'information que, le 15 août, le débarquement de Provence avait eu lieu avait circulé, d'un détenu à un autre, d'une cellule à une autre, d'un réfectoire à un autre. Inévitablement alors, au-delà de cette date, le sentiment des incarcérés, ballotés entre l'espoir d'une libération imminente et la menace liée aux déportations ou aux exécutions sommaires devint plus que jamais paroxystique, au point d'envahir jusqu'à leurs nuits.